

Beau, du Bien, de l'Idéal est si souvent proscrit, n'est-ce pas faire œuvre moralisatrice que d'entr'ouvrir pieusement ce reliquaire pour que la suave odeur qui s'en dégage purifie la lourde atmosphère où se meuvent nos trop terrestres âmes.

Lisez les *Tableautins* et les *Médailleurs*, tout y est ravissant et tout serait à citer. Au hasard, mon choix se fixe sur une pièce d'une réalité triste et douce tout à la fois :

LA MORT DE L'AIEULE

*Grand'mère se mourait. Dans l'urne en porcelaine
La veilleuse jetait son reflet attristé,
Rendant plus morne encor tout ce que cette scène
Avait de déchirant en sa simplicité.*

*Grand'mère se mourait. On percevait à peine
De son souffle amoindri, le bruit précipité,
Et son regard allait du crucifix d'ébène
À ses petits-enfants... Sublime charité*

*Qui confondait ainsi, dans la même tendresse,
Et le Dieu des mourants, et la tendre jeunesse,
Et tout ce qu'ici-bas elle avait su chérir !*

*— Au dehors, les oiseaux, enivrés de lumière,
Disaient, à plein gosier, leur chanson coutumière,
Pour qu'en nous souriant, l'Aïeule pût mourir...*

Plus loin, dans *Pietà*, la douleur affreuse de la mère perdant son fils serre le cœur et rougit les yeux. La fin prématurée d'un frère lui avait inspiré ces lignes déchirantes.

*Il n'est plus, ton Jésus !— Seule, au pied de la croix,
O toi, dont le cœur est transpercé de sept glaives !
Sur tes faibles genoux, tendrement, tu soulèves
Ton Enfant pâle et nu, dont les membres sont froids.*

*Il n'est plus, ton Jésus ! Et ton regard implore
Son cadavre que va te prendre le tombeau,
Son œil clément et doux que la mort vient de clore
Et sa plaie au côté, trouant son corps si beau...*